

Aicha Benaïssa ; une étrangère parmi les siens

Aicha Benaïssa ; a stranger among her own

Kinda BENYAHIA

Université Bordeaux-Montaigne, France

kindabenyahia@yahoo.com

Reçu: 04/08/2023, **Accepté:** 08/08/2023, **Publié:** 20/10/ 2023

Résumé:

Blonde, excitante ou diabolique, ces clichés furent souvent accolés à l'étrangère dans la littérature maghrébine d'expression française. A vrai dire, l'image caricaturale et souvent péjorative de la femme occidentale est souvent nuancée par les écrivains de générations récentes. Les témoignages ainsi que les récits de vie sont les moyens d'expression les plus propices de ces auteurs pour donner une nuance à l'image de la femme étrangère. Ces différentes visions sont en effet intéressantes, car révélatrices de l'état des sociétés, de leurs interdits et leurs permissivités. En effet, il est du plus haut intérêt d'interroger les romans, mais aussi les récits de vie sur le sujet de la femme étrangère à travers les expressions de l'imaginaire maghrébin. La figure de L'étrangère est omniprésente dans la plupart des romans maghrébins écrits en langue française. L'étrangère à laquelle on s'intéresse est celle qui a une double appartenance culturelle et géographique.

Mots clés : étrangère–récit de vie–roman beur-double appartenance–littérature maghrébine.

Abstract :

Blonde, exciting or diabolical, these stereotypes were often associated to the foreigner in the french maghreb literature. The caricatural and often pejorative image of Western women is often nuanced by writers of recent generations. So the life stories are the most favorable means of expression for these authors to give a nuance to the image of the foreign woman. That's why the different visions are interesting, because they reveal the state of societies, their prohibitions and their permissiveness. It seems interesting to question the novels, but also the life stories on the subject of the foreign woman through the expressions of the Maghrebian imagination. In terms of the Maghrebian imagination, the foreigner has several facets: like *Fransa*, *the modern city*, or *the forein woman*. *The foreign woman to which we are interested is the one who has a double cultural and geographical affiliation.*

Key-words : foreigner – life story – arab novel – double belonging – maghreb literature.

ملخص

هذه الكليشيهات كالشقاء أو المثيرة أو الشيطانية مرتبطة غالبًا بالأجنبية في أدب شمال إفريقيا الناطق بالفرنسية. لقول الحقيقة ، غالبًا ما يختلف كتاب الأجيال الحديثة عن الصورة الكاريكاتورية والازدراء للمرأة الغربية. الشهادات وقصص الحياة هي أكثر وسائل التعبير ملاءمة لهؤلاء المؤلفين لإعطاء فارق بسيط لصورة المرأة الأجنبية. هذه الرؤى المختلفة مثيرة للاهتمام حقًا ، لأنها تكشف عن حالة المجتمعات ونواهيها وإجازتها. في الواقع ، من الأهمية التشكيك في الروايات وقصص الحياة حول موضوع المرأة الأجنبية من خلال تعبيرات الخيال المغاربي. شخصية الأجنبي موجودة في كل مكان في معظم روايات شمال إفريقيا المكتوبة بالفرنسية. فيما يتعلق بالخيال المغاربي ، فإن للأجنبي عدة جوانب: فرنسا: فرانس ، "مدام بوبليك!" ، المدينة الحديثة (على عكس المدينة) ، المرأة الأجنبية، إلخ. المرأة الأجنبية التي نهتم بها هي التي لها انتماء ثقافي وجغرافي مزدوج.

الكلمات المفتاحية : أجنبي- قصة حياة - رواية عربية - انتماء مزدوج - أدب مغاربي¹.

Pour citer cet article :

BENYAHIA, Kinda, (2023), Aicha Benaissa ; une étrangère parmi les siens, *Contextes Didactiques, Linguistiques et Culturels* [En ligne], 1(2), 386-396. Disponible sur le lien : <https://www.asjp.cerist.dz/en/PresentationRevue/928>

Pour citer le numéro :

MARTIN, Justine, SOLTANI, El-Mehdi et YAO, Jean-Marc Yao, (2023), Numéro -Spécial- Varia-, *Contextes Didactiques, Linguistiques et Culturels* [En ligne], 1(2), 580p. Disponible sur le lien : <https://www.asjp.cerist.dz/en/PresentationRevue/928>



¹ L'arabe est la langue officielle en Algérie.

Introduction

Publié en 1991 aux éditions Payot, c'est pour la première fois qu'une jeune beure raconte presque jour par jour sa douloureuse lutte pour devenir elle-même. Le choix de s'interroger sur le récit de vie de Aïcha Benaïssa nous a paru intéressant, dans la mesure où comme la plupart des auteures maghrébines (beures), l'auteure s'est retrouvée dans une position de réflexion sur sa condition de femme postcoloniale, à revendiquer son identité hybride, à lutter pour reconquérir sa liberté et à trouver une expression qui puisse la traduire dans la langue française. Ce récit autobiographique est né suite à la confession de l'auteure à Sophie Ponchelet, jeune journaliste lors d'une enquête sur les beurettes. Il a été mis en scène en 1992 par le réalisateur franco-espagnol Miguel Courtois.

Notre sujet de contribution aborde la représentation de l'étrangère dans le récit autobiographique d'Aïcha Benaïssa, intitulé *Leïla, née en France*. De part et d'autre, la figure de l'étrangère est omniprésente dans la plupart des romans maghrébins écrits en langue française, ainsi que le dénote Jean Déjeux : « *Sur le plan de l'imaginaire maghrébin, l'étrangère a plusieurs facettes : la France : Fransa, "Madame boublique" !), la Ville moderne opposée à la medina), l'Etrangère-femme, etc.* » (Déjeux, 1993 : 33.34). La figure de l'étrangère à laquelle on s'intéresse est celle qui incarne une dimension hybride, à la fois maghrébine et française. A cet effet, quatre axes seront dédiés à ce travail : dans un premier temps, nous commencerons par un petit aperçu sur le récit et sur l'auteur et l'histoire qu'elle narre. Dans un second temps, nous évoquerons l'identité hybride de l'auteure et son oscillation entre sa société d'origine et sa société d'accueil, pour ensuite examiner dans le troisième axe les quelques stratégies poursuivies par la narratrice afin d'échapper aux formes de séquestration et d'enfermement imposés par sa famille, et enfin, nous évoquerons le Hammam, comme espace de libération tels que la fugue, la comédie ou le mensonge.

Aïcha Benaïssa est une écrivaine dite beure, née en France de parents algériens, élevée entre deux nations, deux cultures, deux modes de vie, elle a compris très tôt qu'il lui faudrait un jour choisir : « *rompre avec les siens ou se soumettre totalement à la loi musulmane* » ou choisir dit-elle « *entre la française que je suis et l'Algérienne que mes parents voudraient que je sois.* » (Benaïssa, 1991 : 15).

Les événements se déroulent en époque contemporaine, plus précisément durant les années 80, entre la France et la région de kabylie en Algérie. Aïcha est une jeune fille née en France de parents algériens, elle a été élevée entre deux communautés, deux cultures, voire deux modes de vie différents. Elle se retrouve déchirée entre l'affection qu'elle porte pour ses

parents, ses frères et sœurs et son désir d'intégration dans la société française. Le jour où elle décide de se révolter ouvertement contre les traditions aliénantes, ses parents décident de l'envoyer en Algérie, autrement dit, ils décident de la séquestrer afin de sauver la famille du déshonneur. En d'autres termes, c'est l'histoire d'amour entre une Arabe et un Français de souche, qui conduira cette jeune fille dans l'enfer de la séquestration : « *Une fille, on l'élève pour la maison des autres* » dit le proverbe kabyle, ainsi, en évoquant ses parents, écrit-elle : « *Ils préfèrent me voir mourir en Algérie que de me voir vivre en France* ». (Benaïssa, 1991 : 3). Elle n'a désormais plus qu'un objectif : de s'évader d'une Algérie qu'elle connaît à peine, reconquérir sa liberté, quitter ce pays, où la femme n'a presque aucun droit.

1. Une double appartenance

Afin de comprendre comment le tiraillement de l'auteure entre deux identités s'opère, on se penche sur le récit de sa vie, la narratrice en vient donc à souligner la pression que lui faisait subir sa société d'origine, d'une part, ses parents : « *j'avais sans cesse en tête cette phrase de ma mère : attention aux garçons, cette maudite phrase qui ne voulait rien dire, mais qu'elle n'oubliait jamais de me répéter dès que je mettais le nez dehors* » (Benaïssa, 1991 : 21). Cela devient pour la narratrice un conditionnement incroyable, voire un conditionnement physique. Et d'autre part, son désir pressant d'intégration dans la société française ; à la maison, elle garde une apparence soumise, à l'extérieur, elle a l'allure de n'importe quelle jeune fille moderne, lorsqu'elle souligne :

Vu de l'extérieur, j'ai reçu une éducation à la française : j'allais à l'école comme les autres, je portais les mêmes vêtements. Mais une fois rentrée à la maison, je devais respecter les règles qui n'étaient d'ailleurs jamais énoncées clairement, tout restait sous-entendu, suggéré. (Benaïssa, 1991 : 15)

A l'instar des écrivaines beures, Aicha Benaïssa, se sent une « croisée » mot emprunté au langage des cités des banlieues parisiennes, et utilisé par la romancière Leïla Sebbar, pour souligner sa double personnalité, c'est-à-dire, elle n'est ni tout à fait algérienne, ni tout à fait française, lorsqu'elle mentionne :

A force, j'ai appris à vivre avec, je savais ce que j'avais à faire. J'ai réussi à dissocier ma personnalité, à faire cohabiter en moi deux personnages opposés : la Française que je suis, l'Algérienne que mes parents auraient voulu que je sois. (Benaïssa, 1991 : 15).

Dans cet ordre d'idées, la narratrice se retrouve en double situation d'étrangeté, dans la mesure où elle tient à maintenir les deux pôles : d'une part, elle cherche à préserver son entité algérienne « ce que sa famille lui

dictait », et d'autre part, elle poursuivait son chemin d'intégration dans la société française, le chemin qu'elle voulait, ainsi *qu'elle le souligne* :

J'avais décidé que ce qui m'importait avant tout, c'était la poursuite de mes études. Il fallait que j'aille le plus loin possible. J'étais très intéressée par les langues, et je rêvais d'aller en Allemagne ou en Angleterre, comme les autres filles de ma classe. J'avais l'impression de ne pas exister vraiment. Qu'une moitié de moi était provisoirement morte, une moitié que j'essayais de mieux connaître, je ne cessais de me voir un personnage double, celui de la maison, celui que mes parents voulaient que je sois : le personnage provisoire. Et l'autre, celui qui était vraiment moi, que je dévoilerais un jour, mais ailleurs. (Benaïssa, 1991 : 27).

Ce dualisme culturel dans lequel se retrouve la narratrice est défini ainsi par Michel Laronde de la sorte :

Culturellement je suis Arabe selon mon origine ethnique et je suis aussi Français selon mon éducation (j'ai été élevé dans la culture française) ; politiquement, je suis Français selon ma nationalité et je suis aussi algérien selon mon origine ethnique (puisque je suis Arabe). C'est dans une coïncidence partielle, entre double exclusion et double appartenance (l'existence de l'une étant nécessaire à l'existence de l'autre) que s'ouvre le lieu d'une identité ambiguë. (Laronde, 1994 : 145).

D'après les propos de Michel Laronde, il convient donc de dire que la narratrice vivait une double appartenance, que son identité s'avérait équivoque ; elle était ainsi coincée entre les normes de sa société d'origine et son souhait d'adhérer intégralement à sa société d'appartenance.

2. La Comédie ou la simulation

La construction identitaire est dépendante du regard de l'autre, l'une des premières stratégies d'opposition d'Aïcha est de répondre aux attentes de sa famille d'une part et celles des autres (le monde extérieur ou la société française), ainsi elle se retrouve dans un rôle de comédienne. Aïcha, met en scène une comédie de l'identité, comme le démontrent Jean-William Wallet, Abdeljalil Nehas et Mahjoub Sghiri (1996 :77) :

Un grand nombre de jeunes d'origine maghrébine, confrontés à des modèles culturels multiples, opposés et changeants, ont tendance à modeler leur comportement et leur identité en se déterminant en fonction de la situation sociale et culturelle dans laquelle ils sont impliqués. Autrement dit, ils adaptent leurs attitudes, leurs conduites et leur identité au contexte social dans lequel ils se trouvent : la manière de se présenter, de se définir, de penser, de juger et d'agir relève plus de l'interaction avec divers groupes que d'une référence constante.

A vrai dire, Aicha Benaïssa expose ici les problèmes identitaires liés à la double appartenance, à la double référence culturelle : celle du pays d'origine des parents et celle du pays d'adoption, lorsqu'elle déclare :

Mes parents ne pouvaient pas tout comprendre, ils n'imaginaient même pas les difficultés que nous rencontrerions en dehors de la maison, à cause de cette éducation, mélange de deux cultures distinctes et souvent incompatibles. En recevant ainsi des bribes de chacune, on s'en assimile aucune complètement. Seuls les enfants s'en rendent compte, plus tard quand ils atteignent un certain âge. (Benaïssa, 1991 : 27)

De part et d'autre, la narratrice affirme que cette double appartenance engendrera plus tard une anxiété et des conséquences psychologiques uniques et assez importantes pour les individus ayant vécu cette expérience. Elle en parvient donc à mettre en lumière la spécificité du sujet féminin beur obligé de jouer la comédie vis-à-vis de la société dans laquelle il vit et de sa famille, son inéluctabilité vis-à-vis de sa famille, comme on peut le lire plus loin : *« se résigner pour toujours et se laisser enfermer à la maison ou tenter de s'en sortir en mentant et en jouant la comédie. Il faut forcément choisir entre les deux. Il n'y a pas d'autre alternative »* (Benaïssa, 1991 : 29). L'exemple le plus parlant dans ce contexte est lorsque la narratrice se sent contrainte de jouer un rôle auprès de sa famille, après s'être tombée amoureuse d'un Français et de dissimuler sa liaison avec ce dernier :

L'année suivante, je suis tombée amoureuse d'un français 'Antonio', pendant un an, nous sommes sortis ensemble sans que personne ne s'en aperçoive... J'essayais de me montrer irréprochable. Je faisais le tout à la maison, pour pouvoir sortir une heure l'après-midi. Ma mère le remarquait et me trouvait bizarre. Alors, je me calmais. Il fallait jouer la comédie à fond, mais sans trop forcer quand même. (Benaïssa, 1991 : 47)

Le discours de la narratrice semble ici la mettre dans une situation de pression au sein de sa famille, une pression qu'elle doit subir afin d'échapper aux sanctions de la famille si sa liaison avec le français se dévoile. L'éducation transmise par ses parents d'une part et son désir d'émancipation en tant que sujet féminin génère un étouffement que la narratrice semble vivre, *« un carcan, qu'il fallait briser pour accéder en tant que femme à une existence de sujet »* (David-Stebon, 2021 : 62)

2.1 Le mensonge comme stratégie de survie :

En plus de simuler, la narratrice choisit le mensonge d'une part, pour jouir d'une certaine liberté, elle déclare :

Très tôt, je me suis rendue compte que j'allais devoir cacher à mes parents certaines choses. Au début, ce n'étaient que de petits mensonges instinctifs. Plus tard, ils sont devenus raisonnés. Pour un instant de liberté. Un instant passé à l'extérieur, à l'école ou ailleurs. Je détestais mentir, sans doute à cause de l'éducation qu'ils m'avaient donnée, mais je ne pouvais pas entretenir cette hypocrisie constamment. (Benaïssa, 1991 : 23).

Et d'autre part, pour échapper à la violence des parents, le mensonge devint en quelque sorte une stratégie de survivance pour la narratrice : « Pourtant, je faisais tout pour éviter ce genre d'incidents, pour éviter de prendre des coups, je n'aurais pas supporté d'être constamment en conflit avec mes parents » (Benaïssa, 1991 : 28).

Dans une autre perspective, la narratrice raconte les circonstances de sa séquestration en Algérie après que sa famille ait découvert sa relation amoureuse avec un Français, aussitôt le drame commença pour la jeune femme. C'est à ce moment-là que le mensonge devint une véritable solution de survie pour elle, Martine Fernandes auteure du livre : *Les écrivaines francophones en liberté* commente cette manœuvre : « Le mensonge devient réellement une stratégie de survie pour certaines jeunes filles algériennes lorsque celles-ci désirent de sortir, se fiancer, voire se marier avec un Français » (Fernandes, 2007 : 128). C'est ainsi que l'image du couple mixte est rarement positive, mixte est pris ici dans le sens d'interracial, voire interconfessionnel et qui pourrait correspondre aussi bien aux mariages constitués légitimement qu'aux unions libres entre deux personnes issues de deux univers culturels différents, à savoir la région kabyle musulmane d'une part et la France occidentale d'autre part. Cette image négative répétitive devient lassante. Ainsi, deux images de la violence surgissent, d'une part celle de la mort, lorsque la narratrice imagine les scènes de meurtres, si jamais sa famille découvrait qu'elle s'était évadée avec son amoureux français, ainsi elle témoigne avec justesse à ce propos :

J'étais décidée à partir, vraiment définitivement et très vite...Mais je redoutais le pire. Je m'attendais même à ce que mon père me tue s'il me retrouvait. J'avais tenté de prendre les devants, et on me répondait que je ne pouvais espérer aucune protection...Je pensais amèrement que le jour où on découvrirait mon cadavre, alors, on ferait quelque chose. (Benaïssa, 1991 : 47)

Et d'autre part, celle de la violence de ses actes et discours contre son père et sa famille lorsque celle-ci apprenait qu'elle fut séquestrée en Algérie et qu'elle n'allait plus retourner en France, ainsi qu'on l'entend ici :

Quand j'ai eu mon père au téléphone la première fois, j'ai craqué. J'ai fait précisément ce qu'il ne fallait pas faire : je l'ai injurié, je l'ai traité de salaud et je le pensais vraiment, du fond du cœur. J'ai juré de le haïr toute mon existence. Toute la famille s'est jetée sur moi, horrifiée

que j'ose parler à mon père sur ce ton. Je ne savais plus ce que je faisais. J'ai hurlé que j'allais me tuer, que c'était terminé, qu'ils allaient être débarrassés de moi. J'ai foncé dans la cuisine pour prendre un couteau. Je voulais me l'enfoncer dans le ventre. Ce n'était pas de la comédie, j'avais envie de mourir tout de suite, tellement envie. Une vraie crise de désespoir et de folie. (Benaïssa, 1991 : 63-64).

Du rapprochement de ces deux citations, apparaît ici un discours hostile, voire violent envers les parents, qui montre l'état de détresse dans laquelle se trouvait la protagoniste, de même, il fait apparaître la figure paternelle comme personnage d'une grande autorité et dépositaire de pouvoir, en ce sens, s'opposer à lui, voire le défier ne s'avérait pas un acte à adopter de la part de la narratrice ; elle reconnaissait qu'il ne fallait pas qu'elle agisse ainsi, et que c'était en dépit d'elle.

2.2. La fugue

Outre le mensonge, qui s'avère comme l'essentielle solution de survie pour la protagoniste, s'ajoute la fuite, d'ailleurs c'est le cas de la plupart des jeunes filles beures qui se mettent en couple avec des étrangers, la fugue ici est une sorte de réponse à sa famille, en fuguant, la jeune fille refuse les catégories établies pour penser l'identité. S'évader c'est être hors la loi, c'est marcher en dehors du moule, c'est aussi emprunter un chemin autre que celui voulu ou tracé par le père, comme le dénote Mortimer Mildred (1992 : 195-201) : « *fuguer, c'est aller vers le croisement, la fugue est le mouvement de l'exil. Les enfants rejouent l'exil parental à travers la fugue pour aller vers l'autre.* » Ainsi, l'acte déviant de la narratrice devient libérateur : « *j'ai fait une première tentative de fugue à dix-sept ans, au mois de juillet. Je venais de passer, avec succès, mon bac français. Je voulais partir et revenir ensuite, pour provoquer quelque chose, faire réagir mes parents* » (Benaïssa, 1991 : 43)

Partie pour quelques jours en vacances avec sa famille, la narratrice racontait son sentiment d'étrangeté et son malaise de se retrouver en Algérie, et que c'était impossible pour elle d'y vivre :

En août, je suis partie en Algérie. Des vacances épouvantables, un été entier enfermée à la maison...J'ai compris cet été-là que j'étais différente, que ce pays n'était pas le mien et ne le serait jamais, je ne pouvais plus supporter l'Algérie, cette ambiance étrange, ces histoires de famille que je saisis mal. Je m'étais juré que c'était terminé, que je n'y mettrais plus les pieds. Et j'ai décidé de quitter mes parents, pour de bon, cette fois. (Benaïssa, 1991 : 50-51).

Ayant tenté de convaincre ses parents, ces parents qui n'avaient rien d'intégristes ou de fanatiques, mais qui étaient seulement accrochés à leurs coutumes et traditions, et qui ont sûrement cru bien faire, Aicha Benaïssa

choisit une autre et dernière fois le chemin de la fugue pour se libérer de toutes ces contraintes imposées par les siens :

C'était le moment ou jamais,...si je ne repartais pas avec Antonio, je risquerais de le perdre pour toujours...J'avais déjà subi trop de choses pour attendre encore. Alors, j'ai décidé de repartir tout de suite avec lui. Je ne voulais pas que ma sœur soit complice de ma fuite et qu'elle ait des ennuis. Je lui ai dit que je m'en allais, en lui demandant de raconter qu'elle avait essayé de me retenir. (Benaïssa, 1991 : 127-28).

3. Le Hammam comme espace de dévoilement et de circulation

Dans la tradition maghrébine et dans la plupart des romans maghrébins, le hammam est perçu comme un lieu privilégié pour les femmes, où leurs corps et leurs paroles circulent librement. De part et d'autre, la présence de la gent masculine entraîne la retenue de la parole féminine ; lors de sa séquestration en Algérie, la narratrice décrit le hammam comme étant l'endroit où cesse la retenue et où commence le laisser-aller, que ce soit du corps ou de la parole. C'est le lieu par excellence où s'amenuisent les pressions sociales et où l'homme n'est plus un obstacle, dans ce cas-là, le hammam s'avérait le seul endroit où la narratrice se sentait moins enfermée, ainsi qu'on peut le lire :

Mon meilleur souvenir, c'est le hammam. On y allait une fois par mois. C'est avant tout un lieu de rencontre, un endroit où les femmes se retrouvent enfin entre elles, toute crainte disparue, à l'abri de tout regard masculin. Elles sont très excitées plusieurs jours à l'avance, et là, elles explosent littéralement. Habituees à tout cacher sans cesse, elles deviennent ici complètement impudiques presque vulgaires. Elles ont un comportement très provocant, des rapports très ambigus. Je faisais tout comme elles, je cultivais l'image de la jeune fille soumise, enfin résignée, et je suis arrivée avec le temps à tromper tout le monde. (Benaïssa, 1991 : 102).

En effet, le hammam c'est le lieu où la nudité féminine est permise et la parole également, c'est l'espace qui permet à la femme algérienne de feindre et ignorer la transgression, dans la mesure où le dévoilement, voire la nudité dans cet espace ne sont liés ni à la vulgarité ni à l'impudeur mais à la libération féminine. Selon Asia Djebbar (cité par Fernandes, 2007 : 105) :

Le hammam est le lieu de renaissance, où le protagoniste prend conscience de son moi. » et c'est aussi le lieu de l'épanchement intime pour les femmes : « conversations ou monologues qui glissent avec l'eau, tandis qu'elles déposent ainsi leurs charges des jours, leurs lassitudes, elles se confiaient enfin, elles murmuraient, elles s'écoulaient.

Dans cette dynamique, le hammam représentait pour la narratrice un lieu privilégié au moment de sa séquestration, ce fut un moment de grande liberté.

Conclusion

Arrivée au terme de cette analyse, nous constatons qu'à travers le récit de sa vie, Aïcha Benaïssa met en scène la construction d'une dualité culturelle et la soumission à une double référence culturelle, tiraillée entre sa famille, son choix de vouloir être française ainsi que son amour pour un jeune Français, elle expose ici les malaises générés par les mélanges identitaires, dans la mesure où la tradition, la religion et la famille deviennent d'imposants obstacles à franchir dans une véritable course à la recherche d'une identité où les pesanteurs culturelles écrasent la personnalité.

Des pesanteurs d'autant plus asservissantes, lorsqu'on est née fille : « *naitre en France et choisir de l'assumer quand on s'appelle Aïcha, fille de Mohamed et de Fatima, cela devient, qu'on le veuille ou non, une aventure, un choc, un combat, où la seule volonté ne fait pas loi* » (Benaïssa, 1991 : quatrième de couverture). Aïcha Benaïssa nous livre ici l'histoire de la conquête de sa liberté d'être, affirmant que vouloir être française, quand on est fille d'étrangers, cela n'est toujours pas facile. Quand elle a pris conscience de l'écart qui la séparait de ses origines, quand elle a voulu être elle-même, jeune beure élevée en France (dans la tradition musulmane), Aïcha a commencé à voir les barrières s'élever puis se refermer comme un piège. C'est ce piège, qui pour elle était la prison de sa condition de femme d'origine algérienne, qu'elle a refusé de subir et dont elle a essayé de s'évader. Elle y est finalement parvenue, choisissant d'être Française, sans pour autant renier ses racines.

A l'instar des écrivaines d'origine maghrébines, Aïcha Benaïssa vise à décrire la spécificité de la situation des femmes dans l'immigration, elle dénonce la déchéance de la société algérienne à travers le récit de sa vie, elle expose la condition féminine maghrébine en général et algérienne en particulier, elle cherche également à épargner à d'autres ce qui l'a marquée à jamais, en révélant l'ampleur de la menace qui pèse sur des centaines de jeunes filles d'origine maghrébine : séquestrations, fugues, enlèvements et mariages forcés et enfin elle revendique le respect des droits fondamentaux de la femme algérienne.

Bien que l'exploration de la condition de la femme maghrébine ne soit pas un sujet nouveau, mais en faisant le récit de sa vie, Aïcha Benaïssa entend également se libérer des affects jusque-là contenus et responsables d'un traumatisme dû à une condition sociale, voire à une situation historique. En faisant la transcription du monde féminin au quotidien, l'auteure a pu mettre le doigt sur les divers mécanismes d'oppression qui régissent le statut de la femme algérienne, ainsi l'écriture autobiographique devient une donnée essentielle qui permet de retirer le voile, une écriture du

dévoilement, de vérités tues, un espace de circulation du corps et de la parole féminins similaires à l'expérience féminine du Hammam.

Bibliographie :

- Roman du corpus :

BENAISSA, Aïcha, (1991), *Née en France, Histoire d'une jeune beure*. Paris : Pocket, 1991, 138p.

- Ouvrages théoriques :

DAVID-SETBON, Danielle, (2021), « Gisèle Halimi : une enfance en rejet » *expressions maghrébines*, vol 20, n°2, p (62).

DEJEUX, Jean, (1993), « L'étrangère dans la littérature maghrébine de langue française, » *Hommes et Migrations*, n° 1167, pp(34-37).

FERNANDES, Martine, (2007), *Les écrivaines francophones en liberté*. Paris : l'Harmattan, 290p.

LARONDE, Michel, (1993), *Autour du roman beur : immigration et identité*. Paris : l'Harmattan, 239p.

WALLET, Jean-William, Nehas ABDELJALIL et Sghiri MAHJOUB, (1996), *Les perspectives des jeunes issus de l'immigration*. Paris : l'Harmattan, 238p.